



HAL
open science

L'ESPAGNOL DU XIXE SIÈCLE 'VU' À LA TÉLÉVISION : ÉTUDE PHRASÉOLOGIQUE DE LA SÉRIE ACACIAS 38

Cesar Ruiz Pisano

► **To cite this version:**

Cesar Ruiz Pisano. L'ESPAGNOL DU XIXE SIÈCLE 'VU' À LA TÉLÉVISION : ÉTUDE PHRASÉOLOGIQUE DE LA SÉRIE ACACIAS 38. *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2024, 408, pp.79-95. hal-04917014

HAL Id: hal-04917014

<https://hal.science/hal-04917014v1>

Submitted on 28 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

L'ESPAGNOL DU XIXE SIÈCLE 'VU' À LA TÉLÉVISION : ÉTUDE PHRASÉOLOGIQUE DE LA SÉRIE ACACIAS 38

CESAR RUIZ PISANO

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade

– Según ha dicho el médico –indicó la Delfina decidida a pegar la hebra-, la pobre Mauricia no saldrá de ésta¹.

Le feuilleton télévisé contemporain *Acacias 38*, programme espagnol quotidien et choral émis entre 2015 et 2021 avec 1698 épisodes, offre aux téléspectateurs une vision historiciste des années de transition entre le XIX^e et le XX^e siècles. La chaîne publique espagnole présente la série comme l'histoire quotidienne d'un groupe de familles bourgeoises et leurs domestiques, histoire qui se déroule aux alentours de l'année 1899. Il est donc question de la mise en scène d'une « histoire de riches et de pauvres qui montre une confluence de deux mondes sur un même espace »², la rue Acacias, et tout particulièrement, l'immeuble situé au numéro 38. Ainsi, la cohabitation entre les habitants les plus fortunés, aristocrates et bourgeois, et leurs domestiques est-elle un générateur fondamental d'action dramatique car les relations amoureuses, les vengeances, les discriminations sociales et la vie de quartier vont nourrir et complexifier la trame narrative³. Par ailleurs, l'hybridité générique issue du mélange du genre historique, du thriller et du « *dramedia* », sorte de tragicomédie bien ancrée dans la tradition sérielle télévisée espagnole, fait de la série un exemple réussi, inspiré directement des séries

¹ Benito PÉREZ GALDÓS, *Fortunata y Jacinta*, Madrid, Cátedra, 1994 [1887], p. 1014. « – D'après ce que dit le médecin – précisa Delphine, disposée à tailler une bavette – la pauvre Mauricette ne s'en tirera pas. ».

² En ligne, [<https://www.rtve.es/television/acacias-38/la-serie/>].

³ Une trame autour de trois histoires qui ont, chacune, comme épice un couple aux amours tumultueuses : Manuela et Germán, Mauro et Teresa et Blanca et Diego.

anglo-saxonnes *Downton Abbey* (ITV, 2010-2015), *Upstairs Downstairs* (ITV, *Maîtres et Valets*, 1971-1975), du film réalisé à partir du roman *The Help* (*La Couleur des sentiments*, 2011, 2009) ou encore les séries espagnoles *La Señora* (TVE, 2008-2010), *Seis hermanas* (TVE, 2015-2017) ou *El secreto de Puente Viejo* (Antena 3, 2011-2020).

L'une des influences les plus notables selon les propres créateurs⁴ est également la littérature réaliste du XIX^e siècle des auteurs tels que Benito Pérez Galdós, auteur de *Fortunata y Jacinta* entre autres œuvres magistrales, de Vicente Blasco Ibáñez, d'Emilia Pardo Bazán, de Leopoldo Alas 'Clarín', etc. En effet, tout comme dans la littérature réaliste et naturaliste espagnole, la multiplicité de personnages de la série qui vont cohabiter dans des lieux perméables aux relations interclassistes va favoriser une certaine vision de la société d'époque. Toutefois, il faut préciser que, dans la série, il s'agit d'une vision très neutre, idéalisée même, de la fin du XIX^e siècle⁵.

Néanmoins, la série réussit à faire interagir des personnages en respectant les codes de la séparation des classes (les bourgeois et les employé(e)s de maison) mais aussi en les cassant car employé(e)s de maison et riches habitants entretiennent des relations professionnelles, des relations amoureuses plus ou moins licites et des relations bien plus obscures en lien avec les meurtres, enlèvements et autres moteurs de tension dramatique. De cette manière, aristocratie, grande et petite bourgeoisie, domestiques et peuple ouvrier dialoguent constamment en passant d'un registre à un autre, du plus formel au plus populaire de sorte qu'une analyse diastratique et diatopique des scénarios s'avère intéressante.

Comment marquer la différence de classes par la langue ?

Ainsi que nous l'avons montré dans un précédent article⁶, la série *Acacias 38* doit beaucoup au réalisme littéraire de Galdós et à sa richesse dans l'utilisation de la parole oralisée tel que Stephen Gilman l'avait déjà avancé en 1961 dans « La palabra hablada y

⁴ C'est une idée originale de Susana López Rubio, Aurora Guerra, Miquel Peidro et Josep Cister.

⁵ Afin de comprendre la représentation de la société de l'époque dans la littérature, voir : Carlos BLANCO AGUINAGA, Julio RODRIGUEZ PUERTOLAS & Iris ZAVALA, *Historia social de la literatura española (en lengua castellana)*, Madrid, Akal, 1978 & 2000, 2 Vols.

⁶ Grégory DUBOIS et César RUIZ PISANO, « Ambiguïté sociolectale et diatopique dans une série télévisée contemporaine : de l'analyse à une pratique éducative », *Les Cahiers Linguaték. Ambiguïté*, 3/4, 2018, p. 259-272.

Fortunata y Jacinta » et, avant lui, Tomás Navarro dans « La lengua de Galdós » (1943) et Joaquín Gimeno Casalduero dans son article « El tópico en la obra de Pérez Galdós » (1956)⁷. Cette oralité se décline dans l'utilisation d'expressions figées soutenues et populaires, de gallicismes, anglicismes et italianismes qui ridiculisent les personnages (des idiotismes), des technicismes, de l'argot « *castizo* »⁸, des transcriptions du parler fautif populaire ou des réminiscences puériles du premier amour, des insultes et vulgarismes de tout genre, l'animalisation des personnages par la recreation des sons, etc.⁹. Voici la description de la langue galdosienne d'après Ricardo Gullón :

*El idioma de Galdós es el lenguaje corriente, sencillo; lenguaje impregnado de las inflexiones, el tono y las resonancias de la palabra hablada; al tiempo de leerlo sentimos la impresión de estar escuchándolo, de oírlo con el acento y hasta el volumen que cada palabra tendría si estuvieran diciéndola a nuestro lado*¹⁰.

Acacias 38 doit beaucoup à la littérature réaliste de Galdós, et en particulier à *Fortunata y Jacinta* (1887) par les références épilinguistiques des personnages eux-mêmes en tant que marqueurs d'une différence de classe et, également, par des éléments phonétiques, lexicaux et pragmatiques qui vont permettre la différenciation des strates sociales. Ce sont notamment les personnages de Casilda et Lolita (des domestiques) qui, par leur reprise d'un sociolecte rural très marqué mais difficile à identifier à une région

⁷ Stephen GILMAN, « La palabra hablada y Fortunata y Jacinta », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 15, 3/4, 1961, p. 542-560. Tomás NAVARRO, « La lengua de Galdós », *Revista Hispánica Moderna*, 9, 1943, p. 292-293. Joaquín Gimeno CASALDUERO, « El tópico en la obra de Pérez Galdós », *Boletín del Seminario de Derecho Político*, 8-9, 1956, p. 35-52. Robert RUSSELL, « De Fortunata y su habla », in *Actas del Cuarto Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1971, p. 543-551.

⁸ Margarita ESGUEVA & Manuel CANTARERO (éds.), *El Habla de la ciudad de Madrid: materiales para su estudio*, Madrid, CSIC/Instituto Miguel de Cervantes, 1981. Manuel SECO, *Arniches y el habla de Madrid*, Barcelone, Alfaguara, 1970.

⁹ D'après l'étude de José de Onís, « La lengua popular madrileña en la obra de Pérez Galdós », *Revista Hispánica Moderna*, 15, 1949, p. 209-228. De son côté, Joseph A. Fernández (« Deformaciones populacheras en el diálogo galdosiano », *Anales galdosianos*, XIII^e année, 1978, p. 112-116) fait une étude minutieuse des vulgarismes utilisés par Galdós. Cette oralité est aussi présente dans la construction des dialogues littéraires (Alicia G. ANDREU, *Modelos dialógicos en la narrativa de Benito Pérez Galdós*, Amsterdam/Philadelphie, Johan Benjamins Publishing Company, 1989).

¹⁰ « La langue de Galdós est la langue courante, simple ; une langue imprégnée des inflexions, de la tonalité et des résonances du mot oralisé ; nous avons l'impression, au moment de la lire, d'être en train de l'écouter, de l'entendre avec l'accent et même le volume que chaque mot aurait s'il était prononcé à nos côtés ». C'est nous qui traduisons toutes les citations ainsi que tous les exemples donnés. Ricardo GULLÓN, « Lenguaje y técnica de Galdós », *Cuadernos Hispanoamericanos*, 80, p. 42.

spécifique, représentent le mieux les concomitances existantes entre les personnages de l'œuvre littéraire et de la série télévisée¹¹.

Par ailleurs, si dans l'œuvre galdosienne on observe une porosité linguistique bien présente (par exemple, avec des transferts de l'espagnol « *castizo* » et vulgaire de Fortunata au personnage bourgeois de Juan) quoique pas totalement généralisée, les personnages d'*Acacias* 38 donnent une vision de la (micro)société d'une « grande ville de province¹² » où cette porosité linguistique est bien plus affirmée.

En effet, les besoins d'une intrigue complexe, propres au feuilleton télévisé, et la représentation d'une société d'époque dans un lieu très réduit (la rue *Acacias*) font qu'il existe une représentativité sociolectale très complexe eu égard au nombre important de personnages qui basculent à un moment donné d'un statut social à un autre ou qui appartiennent à cette large bourgeoisie commerçante propre aux grandes villes de l'époque.

C'est pourquoi, on peut clairement identifier une manière de parler soutenue propre aux personnages d'une classe très aisée (riches bourgeois marchands et aristocrates) chez le personnage de Doña Úrsula veuve d'Alday, ainsi que chez sa fille et ses beaux-enfants (Blanca, Diego et Samuel), chez Celia et Felipe Álvarez-Hermoso, Ramón Palacios, Liberto Hidalgo ou encore chez le colonel Arturo Valverde¹³.

En revanche, du côté de « *El Altillo* », des chambres de bonne du numéro 38 de la rue *Acacias*¹⁴, l'appartenance à une classe populaire est, comme nous l'avons avancé,

¹¹ On lit dans *Fortunata y Jacinta* : « Fortunata n'avait pas reçu d'éducation, cette jolie bouche avalait beaucoup de lettres et en changeait d'autres. Elle disait *indilugencias, golver, asín*. Elle avait passé son enfance à s'occuper du bétail. Sais-tu ce qu'est le bétail ? Les poules » (Madrid, Catedra, p. 228). De son côté, Lolita dit dans la série : « Je sais qu'il est raffiné et que c'est un petit bourgeois qui a fait des études, intelligent et qui cause bien. Il prononce tous les 's'. Mais moi, je suis une domestique, rustre et je sais vraiment pas parler ».

¹² La ville n'est pas nommée et le téléspectateur dispose uniquement de cette information.

¹³ Doña Úrsula et le colonel sont des prototypes du personnage méchant. Sur le plan de la langue, c'est au colonel que l'on doit le plus de cultismes.

¹⁴ « *El Altillo* » a pour fonction de représenter de manière idéalisée le milieu social des couches populaires dans cette série filmée en studio. Cet endroit réservé aux domestiques, où la langue se libère et les tensions retombent est à mettre en lien avec les « *conventillos* » ou les « *corralas* » présentes dans l'œuvre galdosienne, des immeubles typiques du Madrid des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles où s'entassaient la population ouvrière et les plus défavorisés. Dans *Fortunata y Jacinta*, on trouve une référence à l'espagnol parlé dans ces immeubles (Madrid, Catedra, p. 324) : « *Por los ventanuchos abiertos salía, con el olor de fritangas y el ambiente chinchoso, murmullo de conversaciones dejosas, arrastrando toscamente las sílabas finales* [‘Les murmures des conversations insouciantes qui laissaient traîner les syllabes finales s'échappaient à travers les petites fenêtres en même temps que l'odeur de friture et l'ambiance désagréable’]. *Este modo de hablar de la tierra ha nacido en Madrid de una mixtura entre el dejo andaluz,*

marquée linguistiquement parlant par une phonétique et une morphologie que le téléspectateur associe aisément à un sociolecte rural et qui peut devenir ou être considéré comme vulgaire : ouverture et fermeture de voyelles, prolongation des voyelles favorisée par l'élision de phonèmes consonantiques et l'apocope de syllabes (« *tontás* », « *bordao* », « *señá* »), divers phénomènes d'inversion phonétique (« *naide* », « *epitrafio* », « *endeluego* », « *ande* », « *asín* ») et préfixation et suffixation méliorative (« *requetebonico* », « *regustito* », « *requetebién* », « *mocica* », « *lechecilla* »)¹⁵.

Entre ces deux mondes, on trouve des glissements sociétaux intéressants qui sont hautement rentables du point de vue de la narration télévisée. De ce fait, la jeune Doña Trinidad, ancienne esthéticienne qui a épousé le riche veuf Don Ramón Palacios Villaverde, en est un exemple marquant. Tous les habitants l'appellent par son surnom, « Trini », raccourci courant de « Trinidad ». Son franc parler et l'utilisation d'un sociolecte populaire la caractérisent et la rapprochent fortement des domestiques et qui est source de conflit avec la famille et amis de Don Ramón¹⁶.

À l'opposé, on trouve le personnage inquiétant de Carmen. Elle travaille comme domestique de Doña Úrsula et, par le passé, elle appartenait à l'aristocratie, mais la mort de son époux et la faillite de ses affaires l'ont forcée à travailler. Carmen, qui cache ses origines, attire l'attention des autres domestiques par ses bonnes manières et par sa culture (par exemple, elle sait lire et écrire sans problème). Le contraste entre le registre standard (et soutenu) de la langue de Carmen et le registre populaire, et même vulgaire, de la langue

puesto en moda por los soldados, y el dejo aragonés, que se asimilan todos los que quieren darse aires varoniles ». D'où la description de l'ambiance dérangeante (bruyante, désagréable, de « *chinche* », punaise mais aussi dit d'une personne *chieuse*) et également de la manière de parler des habitants qui s'expriment lors de conversations à l'accent marqué (mais aussi avec une confusion avec « *dejado* » dit d'une personne qui ne prête attention à son aspect ni à son hygiène). Un accent qui fait traîner les syllabes implosives et qui serait né à Madrid selon le narrateur du croisement de deux dialectes : l'andalou et l'aragonais.

¹⁵ La variété de préfixes et suffixes utilisés par les personnages ne facilite pas une identification dialectale claire. Cependant, la langue des domestiques est marquée par une surabondance de préfixes et de suffixes qui mettent en évidence leur appartenance à une classe sociale peu favorisée et originaire du monde rural qui pourrait se situer dans la zone centre, du nord au sud. C'est le cas des suffixes diminutifs employés par Casilda tels que -ico, -ica, -ito, -ita et -illa (par exemple, « *regustito*, *pizquita*, *mocica*, *mismico*, *rebonico*, *Publico*, *miajilla* ». De même que les préfixes intensificateurs « *requete-* » et « *re-* ». Voir : Manuel ALVAR (dir.), *Manual de dialectología hispánica. El español de España*, Barcelone, Ariel, 1996.

¹⁶ Elle représente l'archétype de « *chulapa* » madrilène aux intonations très « *castizas* ». Le cas de Doña Rosa María est tout aussi intéressant car il s'agit d'une veuve riche et dépensière qui se mariera avec le jeune Liberto Séler Gutiérrez. Tous les personnages l'appellent Doña Rosina ce qui est un surnom courant et populaire. Au même titre que Trini, Rosina est un personnage extraverti, elle est également nerveuse et peu soucieuse des bonnes manières ; ce qui lui donne des manières très spontanées et populaires.

de Casilda et Lolita est un bel exemple de l'importance des marqueurs linguistiques sociolectaux dans la construction du récit fictionnel.

La phraséologie comme gage d'authenticité ?

L'état de langue de l'espagnol de l'entre-deux siècles est aussi représenté dans la série *Acacias 38* par une surabondance de structures phraséologiques et autres structures plus ou moins lexicalisées utilisées par tous les personnages et tout particulièrement par les domestiques et certains personnages bourgeois. En regardant cette série historique, on pourrait aisément penser que la contextualisation d'époque, un espagnol ancien et même désuet, passe obligatoirement par cette surabondance de structures 'toutes faites' qui ne trouve pas de correspondance dans la littérature réaliste eu égard à la multiplication de leurs occurrences dans *Acacias 38*.

Ainsi, après avoir recensé 93 structures lexicalisées différentes tout au long de 11 épisodes regardés, avons-nous formulé l'hypothèse suivante : parmi le nombre très important de structures utilisées, existe-t-il une vraie correspondance avec celles qui auraient pu être utilisées à l'époque de référence de la série (1899-1902) ?

Pour répondre à ce questionnement, nous avons procédé à une analyse diachronique et synchronique des structures et pour cela, faute d'un corpus oral de l'époque, nous avons vérifié leur présence ou absence dans le *Diccionario de refranes adagios, proverbios, modismos, locuciones y frases proverbiales de la lengua española* (1922) de José María Sbarbi et José García¹⁷. Ce dictionnaire¹⁸, que nous allons désormais nommer « Sbarbi », est le compendium de toute l'œuvre de José María Sbarbi y Osuna (1834-1910), philologue et musicologue espagnol, qui avait publié auparavant : *Refranero general español* (10 vols., 1878), *Florilegio o Ramillete alfabético de refranes y modismos comparativos y ponderativos de la lengua castellana definidos razonadamente y en estilo ameno* (1873) ou *El libro de los refranes: colección alfabética de refranes castellanos, explicados con la mayor concisión y claridad* (1872).

Suite à ce premier exercice de comparaison, nous avons procédé à la vérification de la temporalité de ces structures utilisées dans la série dans les différents corpus écrits de la

¹⁷ Disponible en ligne dans la *Biblioteca Digital Hispánica*.

¹⁸ Dont l'approche est panchronique car les auteurs recensent des modismes et des parémies de leur époque mais aussi des chronolectes plus anciens.

Real Academia de la Lengua Española : le *Diccionario de Autoridades* (*Dic. Aut.*, de 1726 à 1739), le *Corpus histórico del español* (*CDH*, qui recense des entrées depuis le XII^e siècle à l'année 2000), le *Corpes XXI* (*Corpes*, 2001-2015) ainsi que les facsimilés d'autres dictionnaires et encyclopédies disponibles en ligne¹⁹.

Cette étude comparative nous a permis de constater que parmi les 93 structures, 38 trouvent une correspondance mot pour mot, ou très proche, des entrées du dictionnaire Sbarbi, 38 autres structures n'ont aucune correspondance et les 17 restantes ont une quasi-correspondance à partir des mots employés – bien que les deux structures restent éloignées dans leur construction – ou bien quant au sens exprimé.

Avant de présenter l'étude des exemples sans correspondance, nous proposons ici quelques exemples de correspondance ainsi que de quasi-correspondance²⁰.

Exemples avec correspondance Acacias 38 / « Sbarbi »

L'expression idiomatique « *Poner pies en polvorosa* »²¹ [4]²² est référencée dans le dictionnaire Sbarbi (p. 248) et est ainsi définie : « *Poner pies en polvorosa. Huir, escapar, quitarse de en medio precipitadamente* »²³. Cette expression apparaît effectivement 112 fois (Espagne et hors Espagne²⁴) dans le *CDH* avec un premier exemple de 1534. Parmi les 112 citations, 27 datent d'entre 1850 et 1933 ; ce qui montre une synchronie avec l'époque de la série télévisée²⁵. Par ailleurs, l'expression est bien référencée dans le *Dic. Aut.* (Tome 5, 1737) et est associée à un registre de langue vulgaire : « *Frase vulgar que vale huir, escapar con precipitación y ligereza* »²⁶. Finalement, l'expression est

¹⁹ De ce fait, les références ne sont pas paginées car elles sont employées ici en tant qu'unités de sens.

²⁰ Voir la liste complète des expressions sous forme de tableau à la fin de cet article.

²¹ Équivalente de 'Prendre ses jambes à son cou'. Nous proposons des traductions littérales de la plupart des expressions et exemples tirés du *Dic. Aut.*, du *CDH* et du *Corpes*, nous laissons au lecteur le soin de trouver des équivalences dans sa langue. Ces traductions littérales ôtent une partie de leur saveur aux expressions originales, de même que les équivalences dans une autre langue. Voir Gloria Corpas Pastor, « Acerca de la (in)traductibilidad de la fraseología », *Las Lenguas de Europa: Estudios de Fraseología y Traducción*, Grenade, Comares, 2000, p. 483-522.

²² Ce chiffre – entre crochets – correspond au numéro d'exemple dans le corpus. Voir le tableau à la fin de cet article.

²³ 'Fuir, s'échapper, disparaître précipitamment'.

²⁴ E & HE à partir de maintenant. HE fait référence à tous les pays hispanophones ainsi qu'aux États-Unis, Philippines et Guinée Équatoriale.

²⁵ Dont de nombreux exemples tirés des œuvres de Galdós.

²⁶ 'Phrase vulgaire qui veut dire fuir, échapper précipitamment et avec vivacité'.

également présente dans le *Corpes* avec 63 citations (E & HE) ; ce qui montre qu'elle est couramment utilisée aujourd'hui.

De son côté, l'exemple « *Hacer tilín* »²⁷ [18] est cité 38 fois dans le *CDH* (E & HE. 129 fois au total en prenant en compte le mot isolé d'origine onomatopéique pour le son des clochettes et des sonnailles). Le premier exemple de la syntaxe « Verbe + *tilín* » date de 1842 et reprend à l'écrit le dialecte andalou (et vulgaire) : « *Me jase tilín zu grasía y zu aquél. Vamoz, me errito lo mezmó que miel o arropía, nene [...]* »²⁸ [E. Asquerino, *Matamuertos y el cruel*, 1842]²⁹. L'expression est citée également 50 fois dans le *Corpes* (E & HE).

Quant à « *Entregar la pelleja* »³⁰ [20], cette expression est ainsi référencée dans Sbarbi : « *Dar, dejar, perder o soltar la pelleja, uno la pelleja. Ver dar, dejar, etc. el pellejo. Morirse, librar o salvar uno la pelleja. Ver Librar o salvar uno el pellejo. Escapar con vida de algún trance más o menos peligroso* »³¹. On constate dans cette référence la variété de verbes à valeur synonymique de même que la possibilité de trouver « *pelleja/pellejo* » (féminin et masculin)³². C'est dans sa forme masculine, « *pellejo* », que le *Dic. Aut.* (Tome 5, 1737) donne la référence de l'expression associée au parler vulgaire : « *Dar, o dexar el pellejo. En estilo vulgar vale morir; aunque más frecüentemente se dice dar la piel. Latín. Pellem amittere. Vitâ cedere* »³³. Au vu des résultats proposés par le *CDH* (E & HE), entre 1550 et 1874, les vocables « *pelleja/pellejo* » sont majoritairement utilisés dans leur sens propre synonyme de

²⁷ Désormais, « Sbarbi ». SBARBI, p. 397. Équivalent de 'Taper dans l'œil'.

²⁸ 'Son élégance et son charme me plaisent. C'est pour ça que je fonds comme le miel et la melcocha, mon petit'.

²⁹ Galdós écrit l'expression dans *Fortunata y Jacinta* : « [...] *él no lo había sentido nunca hasta que le hizo tilín la que ya era su mujer* » [exemple tiré du *CDH*].

³⁰ SBARBI, p. 222. Littéralement 'Rendre la peau'.

³¹ SBARBI, p. 222. 'Donner, laisser, perdre ou lâcher sa peau, quelqu'un sa peau. Voir donner, laisser, etc. la peau. Mourir, rendre ou sauver quelqu'un sa peau. Voir rendre ou sauver quelqu'un sa peau. Échapper en vie à une contrariété plus ou moins dangereuse'.

³² Cette valeur synonymique se reflète également dans une stylistique quasi équivalente. Dans ces structures, les verbes sont des verbes support car « [...] ces verbes sont vidés de leur sens lexical d'origine (c'est le sens lexical qui opère la sélection des arguments), et n'ont pour rôle que d'actualiser, dans une phrase simple, un terme prédicatif n'appartenant pas à la catégorie du verbe », selon Robert VIVÈS (« La prédication nominale et l'analyse par les verbes supports », *L'information grammaticale*, 59, 1993, p. 8-15, p. 1) d'après les études de Daladier (1976), Giry (1978) et M. Gross (1981). Il convient de rappeler les apports à la question des variantes paradigmatiques dans les locutions verbales faits par Pedro MOGORRÓN HUERTA (« Compréhension et traduction des locutions verbales », *Meta: Journal des traducteurs = translators' journal*, 53/2, 2008, p. 378-406).

³³ 'Rendre ou laisser la peau. Dans le registre vulgaire cela signifie mourir [...]'.?

« *piel* » (peau d'animal ou humaine) : « [...] *en memoria de aquello pegauan por la xarcia las pellejas de los conejos y liebres* » [Fco. López de Gómara, *Segunda parte de la Crónica General de las Indias*, 1553]. C'est au XVI^e siècle qu'on trouve également, par métonymie ou par extension, d'autres exemples au sens figuré (dans le sens de 'perdre la vie', littéralement) comme : « *Juan Ax, dora mala, que tirria tomastes ! aun bien os podrie costar la pelleja [...]* » [F. Díaz, *Farsa en loor del nacimiento de Jesu Christo* 1554]. La structure « Verbe + *la pelleja* » sera couramment utilisée vers la deuxième moitié du XIX^e siècle comme le prouvent les 18 citations du *CDH* entre 1876 et 1908 dont un exemple de Galdós [*De Oñate a la Granja*, 1876] : « [...] *logrando salvar la pelleja con una audaz escapatoria [...]* »³⁴. Les résultats pour « *pelleja* » dans le *Corpes* sont moins concluants car aucun exemple parmi les 14 citations fait référence à la « mort » de manière imagée. En effet, les citations trouvées (E & HE) font référence au sens propre de « *pelleja* » (peau) comme dans le proverbe : « *La abeja y la oveja en abril dan la pelleja* »³⁵; mais aussi au sens figuré 'femme de mauvaise réputation' (sens référencé dans le *Dic. Aut.* de 1737) et par extension 'toute femme ou toute chose qui porte préjudice'³⁶. Dans le cas de « *pellejo* », parmi les 963 citations du vocable, 268 correspondent à l'espagnol d'Espagne et 43 d'entre elles reprennent le sens figuré de « *pellejo* ». Cependant ce sens figuré est plus couramment utilisé avec le verbe « *salvar* » (sauver), suivi de « *jugar* » (jouer, parier) et de manière très limitée avec « *entregar* » (perdre). On observe donc un glissement dans l'espagnol contemporain du féminin vers le masculin (au niveau du signifiant) et du sens 'mourir' vers le sens 'rester en vie' (au niveau du signifié). Voici un exemple avec « *salvar* » : « *De hecho, dos agentes del cuerpo de Carabinieri salvaron el pellejo de milagro cuando su furgón blindado fue atacado* »³⁷ [P. Ordaz, *El País*, 2011].

³⁴ 'En réussissant à sauver sa peau grâce à une audacieuse fuite'.

³⁵ Félix HERRERO, *Lo que usted debe saber sobre las abejas y la miel*, León, Caja España, 2004. Littéralement 'L'abeille et la brebis en avril perdent leur peau'.

³⁶ Comme dans : « *Esta es la trama de Las azarosas andanzas de dos pícaras pellejas, del autor Iker Ortiz de Zarate* » [Arteza, « Misión : levantar el triste lirio », 2003]. 'C'est l'histoire de *Les hasardeuses aventures de deux prostituées chapeardeuses*, de l'auteur Iker Ortiz de Zarate'.

³⁷ 'Par ailleurs, deux agents du corps des Carabinieri sauvèrent leur peau par miracle lorsque leur fourgon blindé fut attaqué'.

Si certaines structures sont effectivement référencées de nombreuses fois dans le *CDH* et le *Corpes* comme « *Poner pies en polvorosa* »³⁸ ([4], « *Poner los pelos de punta* »³⁹ ([21], « *Quedarse en cueros* »⁴⁰ ([27], « *Meterse en camisa de once varas* »⁴¹ ([59], etc ; d'autres structures avec correspondance nous offrent peu de résultats dans les bases de données. Par exemple, « *Mal bicho nunca muere* »⁴² [14] est ainsi référencé dans « Sbarbi » : « *Bicho malo nunca muere (y si muere, muere tarde). Expresa que lo malo, por regla general, y por lo mismo su pérdida importaría poco suele durar mucho* »⁴³. Le dicton espagnol, dans sa forme abrégée de la série *Acacias 38*, n'est pas référencé dans le *CDH* ni dans le *Corpes* alors que la citation du Sbarbi apparaît 6 fois (E & HE – Cuba), uniquement à partir de 1951, et 3 fois dans le *Corpes* (E & HE – Cuba). Par ailleurs, on va trouver majoritairement la citation de Sbarbi dans les extraits des œuvres trouvées sur Google Books (y compris un exemple daté en 1907 – Pérou) même si on trouve quelques rares exemples avec « *Mal bicho nunca muere* ».

« *Buscar pelo al huevo*⁴⁴ » [64], exemple référencé dans Sbarbi sous la forme périphrastique : « *Andar buscando el pelo al huevo. Buscar camorra* »⁴⁵, est cité une seule fois dans le *CDH* (« *Breton le echó una reprimenda rabiosa como si buscara el pelo al huevo [...]* »⁴⁶ [F. Arrabal, *La torre herida por el rayo*, 1982]) mais est absent du *Corpes*. Bien qu'une recherche sur Google Books nous permette de trouver de nombreux exemples datant du XIX^e siècle (notamment des entrées de dictionnaires bilingues) sous les formes « *Buscar el/un/los pelo/pelos al huevo* », les exemples contemporains sont très rares et sont issus des dictionnaires de proverbes et dictons [Alberto Buitrago, *Diccionario de dichos y frases hechas*, 2012] ; ce qui nous pousse à considérer cette utilisation comme ancienne et très marquée de la langue orale.

³⁸ SBARBI, p. 248.

³⁹ *Ibid.*, p. 221. Équivalente de 'Avoir la chair de poule'.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 271. Équivalente de 'Être à poil'.

⁴¹ *Ibid.*, p. 167. Littéralement 'Rentrer dans une chemise de quinze verges'.

⁴² *Ibid.*, p. 104. Littéralement 'La bête méchante ne meurt jamais'.

⁴³ 'La bête méchante ne meurt jamais (et si elle meurt, elle tarde à mourir) exprime que ce qui est mauvais, en règle générale, et pour cela, sa perte n'aurait pas d'importance, mais sa mise à mort dure longtemps'.

⁴⁴ SBARBI, p. 119. Littéralement 'Chercher des poils à l'œuf' et dans le sens de 'Chercher des ennuis'.

⁴⁵ 'Chercher des ennuis. Chercher la bagarre'.

⁴⁶ 'Breton le réprimanda durement comme s'il cherchait des ennuis'.

Aucune référence dans le *CDH* ou dans le *Corpes* est faite pour « *Darle Perico al torno* »⁴⁷ [77] alors que Sbarbi reprend l'expression de la manière suivante : « *Dícese cuando ya está uno cansado de oír una cosa que se está repitiendo con insistencia* »⁴⁸. Cette expression est peu citée sur Google Books, mais on y trouve une citation d'une œuvre de 1921 [Luis Montoro, *Personas, personajes y personillas que corren por las tierras de ambas Castillas*] qui est un compendium d'expressions populaires ainsi que, par exemple, différentes œuvres contemporaines (2013, 2014, 2015) où l'expression est associée à un sociolecte rural et vulgaire : « *¡Y dale Perico al torno! ¡Endever, vaya par de dos! ¡No sabe ni por aonde se anda ese hijo mío! ¡Será inocente!* »⁴⁹ [P. Morcillo, *Olvido es lo que no hay*, 2014].

Exemples de quasi-correspondance entre Acacias 38 et « Sbarbi »

Dans ce groupe d'exemples, on va trouver des structures plus ou moins proches de celles du dictionnaire Sbarbi du point de vue des mots utilisés mais aussi du sens exprimé.

Nous allons commencer par évoquer des cas effectivement référencés dans les différents dictionnaires utilisés. Par exemple, « *Costar un potosí* »⁵⁰ [25] est présent dans le Sbarbi en tant que : « *Ser un Potosí. Se aplica a la casa muy acaudalada o al negocio que produce rentas pingües, con alusión a las ricas minas* »⁵¹. Dans cette expression métonymique le verbe d'existence « *ser* » sert à l'expression d'une caractéristique inhérente du sujet dont « *potosí* » est ici l'attribut. Ce verbe peut être remplacé par un verbe 'à sens plein' : « *costar* », variante qui apparaît dans la série étudiée et qui est à rattacher diasystématiquement avec d'autres modismes comportant le même verbe

⁴⁷ Où le « *torno* » veut dire 'le moulin', donc, 'Perico fait tourner le moulin' dans le sens d'insister lourdement.

⁴⁸ SBARBI, p. 229. 'Cela est dit lorsqu'on est déjà fatigué d'entendre une chose qui est répétée avec insistance'?

⁴⁹ Où « *endever* » et « *aonde* » sont des transcriptions graphiques de prononciations vulgaires. « *Endever* » est né du mélange de « *Hay que ver* » et « *Desde luego* » (vocatifs d'insistance équivalents de 'Dis-donc', 'Voyons'). « *Aonde* » est la transcription de « *A dónde* » ('(Vers) où'). L'emploi populaire de « *ende* » (dans « *endeluego* », « *endever* ») est une déformation métaplasme (de métaplasme ou absorption d'un phonème) de « *desde* ». La forme populaire n'est pas rattachée à une évolution de la forme pronominal-adverbiale « *ende* » disparue au XV^e mais conservé aujourd'hui dans la locution « *por ende* ». Voir Joan COROMINAS, *Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Castellana*, Madrid, Gredos, 1961, p. 232.

⁵⁰ SBARBI, p. 265. Du nom de la montagne/mine de la ville de Potosí au Pérou. Littéralement 'Coûter un Potosí' équivalente de 'Coûter une fortune ; Coûter les yeux de la tête'.

⁵¹ 'Être un Potosí. [L'expression] fait référence à la maison très fortunée ou bien à l'affaire qui produit des bénéfices abondants, avec une référence aux riches mines'.

comme, par exemple, « *costar un riñón* », « *costar un ojo de la cara* »⁵². On observe des exemples semblables dans le *CDH* (E & HE) avec 62 citations à partir de 1605, 43 d'entre elles avant 1903, avec des verbes tels que « *gastar, valer, ser, costar, pagar, convertir en* »⁵³.

« *Liar la de Dios es Cristo* »⁵⁴ [90] apparaît dans Sbarbi sous la forme : « *Vivir a lo de Dios es Cristo. Atenerse a la opinión de la mayoría. Recuerda las célebres disputas de los Bizantinos sobre si Dios es Cristo* »⁵⁵. On y observe un renforcement de l'idée de 'dispute' dans le verbe « *liar* » ou plutôt « *liarla* » (*DRAE* : « *Coloquial. Organizar, armar un lío o ponerse en una situación comprometida* »⁵⁶). L'exemple « *La de Dios es Cristo* » est cité 40 fois dans le *CDH* (E & HE) à partir de 1836, dont 14 citations au XIX^e siècle dont l'exemple de Galdós [*Torquemada y San Pedro*, 1895] : « [...] *que toda la economía se me subleva, y se arma dentro de mí la de Dios es Cristo* »⁵⁷. On observe que, comme dans l'exemple précédent, les verbes constituants de la structure peuvent varier, mais on ne trouve pas « *vivir* » ('vivre') : « *armar* (majoritaire), *formar, liar, tener* »⁵⁸ ». Par ailleurs, le *Corpes* (E & HE) cite également 9 exemples avec les verbes : « *armar, desatar, formar, liar* ». L'expression de Sbarbi est plus proche des textes religieux où apparaissent des expressions comme : « *Vivir la vida de Dios en Cristo* », « *La vida nueva de los hijos de Dios en Cristo* », « *Vivir la fe en Cristo* », « *Vivir el reino de Dios en Cristo* » (Google Books)⁵⁹.

Pendant, parmi tous les exemples trouvés pour cette analyse des quasi-correspondances, on trouve difficilement des citations dans le *CDH* et le *Corpes* pour un bon nombre d'entre eux. Par exemple, « *Hacerse el culo agualimón* »⁶⁰ [22], qui trouve

⁵² Littéralement 'Coûter un rein' et 'Coûter un œil du visage'. On trouve en français, par exemple, 'Coûter un bras ; Coûter les yeux de la tête'.

⁵³ 'Dépenser, valoir, être, coûter, payer, devenir'.

⁵⁴ SBARBI, p. 330. Dans le sens de 'Semer la pagaille', 'Faire du raffut' ou 'Tout mettre sens dessus dessous'.

⁵⁵ 'Vivre à la façon de Dieu est le Christ. Suivre l'opinion d'une majorité. [L'expression] rappelle les célèbres disputes des Byzantins pour savoir si Dieu est le Christ'.

⁵⁶ 'Familier. Organiser, former un fouillis ou se retrouver dans une situation compromettante'.

⁵⁷ '[...] que toute l'économie me dépasse et à l'intérieur de moi tout n'est que fouillis'.

⁵⁸ 'Préparer, déclencher, former, embrouiller'.

⁵⁹ 'Vivre la vie de Dieu dans le Christ', 'La vie nouvelle des enfants de Dieu dans le Christ', 'Vivre la foi dans le Christ', 'Vivre le royaume de Dieu dans le Christ'.

⁶⁰ SBARBI, p. 17. Littéralement 'Le cul devient de la limonade' dans le sens de 'Mourir d'envie'.

une quasi-correspondance dans Sbarbi avec « *Hacerse agua (o un agua) la boca* »⁶¹ dans le sens de ‘mourir d’envie’, n’est pas cité dans le *CDH* (on trouve cependant « *al recordar aquel calvario se le hacía el culo agua de litines* » [R. Ayerra, *La lucha inútil*, 1984] où « *hacerse el culo agua de litines* » est dit dans le sens de ‘avoir très peur’). Quant au *Corpes*, une citation (E) reprend l’expression de la série : « *en cuanto entre por esa puerta la voy a invitar a salir el domingo y se le va a hacer el culo agualimón* »⁶² [R. García, *El Internado*, 2007]. Par ailleurs, nous avons trouvé trois citations issues d’œuvres contemporaines sur Google Books avec l’expression « *Hacerse el culo agua de limón* » (1999, 2010, 2016), structure qui n’offre pas de résultats dans le *CDH* ni dans le *Corpes*. En revanche, l’expression « *Hacerse la boca agua* »⁶³ est citée 53 fois dans le *CDH* (E & HE) à partir de 1604 [G. González, *El Guión Onofre*: « [...] *sacó la otra mitad y la comenzó de juntar y leer, que dicen que se le hacía la boca agua; y no me espanto, que si aguardaba en ella algo de bueno [...]* »⁶⁴] et 36 fois dans le *Corpes* (E & HE) ce qui montre, à travers le temps, une plus grande fréquence d’emploi de « *Hacerse la boca agua* ».

Exemples de manque de correspondance entre Acacias 38 et « Sbarbi »

Le manque de correspondance de 38 structures nous invite à constater leur actualité en synchronie par rapport à l’époque représentée dans la série télévisée. Faute d’un corpus oral de l’époque, nous exposerons les résultats obtenus après avoir consulté les dictionnaires et avancerons quelques explications. Il était intéressant pour nous de nous interroger sur la régularité d’utilisation de ces structures afin de constater si certaines d’entre elles étaient trop contemporaines ou déjà désuètes pour l’époque recréée.

Attestation dans les documents écrits de l’époque

On trouve en premier lieu les structures qui sont effectivement présentes dans les documents écrits de l’entre-deux siècles. Par exemple, la locution verbale « *Pasarse de*

⁶¹ Quasi-équivalente de ‘Mettre l’eau à la bouche’.

⁶² ‘Dès qu’elle sera rentrée par cette porte je vais l’inviter à faire un tour dimanche et elle va mourir d’envie’.

⁶³ SBARBI, p. 17.

⁶⁴ ‘[...] Il sortit l’autre moitié et commença à l’unir [à l’autre moitié] et à la lire, on dit qu’il mourait d’envie, et cela ne me surprend pas car il attendait une bonne nouvelle’.

la raya » [3], équivalent de ‘Dépasser les limites’, paraît trop contemporaine et semble appartenir à un registre populaire pour un téléspectateur du XXI^e siècle⁶⁵. Cependant, nous trouvons 58 références (verbe à l’infinitif et conjugué) dans le *CDH* (E & HE). Grâce à l’étude diachronique, on constate que les premières références datent du début du XVII^e siècle (1605) où le verbe « *pasar(se)* » peut être remplacé par « *salir* »⁶⁶. Si le sens premier de « *pasar(se) de la raya* » était associé à la thématique guerrière (où « *la raya* » voulait dire ‘la ligne du front de bataille’), l’expression devient imagée et fait référence, dans le domaine religieux, au fait de sortir du droit chemin et, plus généralement, dans le domaine des actions humaines, au fait d’avoir un comportement hors des conventions sociales établies⁶⁷. Dans ce sens, on lit, par exemple, dans *Días geniales o lúdicos* [Rodrigo Caro, 1626] : « *No sabe parar si corre, aunque quieras refrenarlo y ha de pasar de la raya del deleite arrebatado* »⁶⁸. Ensuite, bien qu’on ne retrouve plus de références entre 1737 et 1828, l’expression est bel et bien utilisée entre 1828 et 1906, comme dans l’exemple de Vital Fité [*Las desdichas de la patria*, 1899] : « [...] *que anoche pasaron de la raya así la incuria de sus agentes, como las licencias de lenguaje y la descompostura* », où il est question des écarts de langage et de comportement⁶⁹.

Une autre expression attestée à l’époque recréée à la télévision et aujourd’hui est « *Dejarse de melindres* »⁷⁰ » [71] (expression qui est utilisée aujourd’hui en corrélation avec « *[no] andar(se) con melindres* »⁷¹ », « *hablar con melindre* »⁷² » et « *hacer*

⁶⁵ Même si dans le *Corpes*, l’expression n’est citée que 14 fois, des exemples contemporains ont été trouvés sur Internet et Google Books. L’expression apparaît, par exemple, référencée dans Luis LUQUE TORO, *Manual práctico de usos de la fraseología española actual*, Madrid, Verbum, 2012, p. 102. Par ailleurs, même si « *pasarse de la raya* » est une locution attestée dans le *DRAE*, on peut se demander si le degré de figement était moindre en diachronie, d’où les collocatifs verbaux de « *de la raya* » dont il est question dans l’analyse proposée.

⁶⁶ Nous avons trouvé un exemple de 1872 (Argentine) où le verbe utilisé est « *reular* » (‘reculer’, ‘revenir en arrière’).

⁶⁷ Cette « *raya* » ou limite fait également référence à une séparation territoriale et toute autre division décidée par la juridiction (*Dic. Aut.*, 1737). À la même époque et dans une autre entrée du *DA*, on constate que le mot « *raya* » est compris en tant que limite de quelque chose ‘dans le domaine physique et moral’ ce qui est à mettre en lien avec les exemples cités dans l’analyse proposée.

⁶⁸ ‘Il ne sait pas s’arrêter lorsqu’il court et bien que tu veuilles le retenir, il va dépasser les limites du plaisir impétueux’.

⁶⁹ ‘[...] Cette nuit, la négligence des agents a dépassé les limites, tout comme la incorrection de leur manière de parler et leur manque de bonnes manières’. Ou dans l’exemple de Galdós [*La vuelta al mundo en la Numancia*, 1906] : « *Esto amigo Ansúrez, pasa de la raya* [...] ».

⁷⁰ Littéralement ‘Arrêter les minauderies’.

⁷¹ Équivalente de ‘Faire des manières’.

⁷² Littéralement ‘Parler avec des manières’. Exemple cité, par exemple, par Julio Cejador y Frauca dans *Fraseología o estilística castellana*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1924.

melindres » et sa variante « *Dejarse de zarandajas* »⁷³ » [72], tout aussi exclue du Sbarbi mais bien référencée à l'époque)⁷⁴. On trouve différentes références au mot « *melindre* » dans son sens propre (spécialité sucrée à l'aspect délicat) et dans son sens figuré inspiré sans doute par le sens premier par exemple dans le *Dic. Aut.* (1734) : « *Se llama también la afectada y demasiada delicadeza, en las acciones o el modo* »⁷⁵. Dans le *CDH*, on trouve 733 références sur 429 documents différents (E & HE) de « *melindre(s)* » dont 25 références avec « *de melindres* » dans son sens figuré (13 d'entre elles entre 1828 et 1908). Très tôt « *guardarse de melindres* » est associé à l'attitude et aux manières comme, par exemple, en 1570 [Fray Diego de Estella, *Modo de predicar y modus concionandi*] : « *Y mucho más se guarde de melindres en el tono de pronunciación, porque esto notablemente descontenta y cansa [...]* »⁷⁶. De même, Galdós utilise l'expression de manière redondante [*La estafeta romántica*, 1899] : « *No hagas tonterías, Fernando, déjate de melindres y repulgos [...]* »⁷⁷.

Un autre exemple intéressant est celui de « *Estirar la pata*⁷⁸ » [46], locution verbale selon le *DRAE*, qui peut faire penser à une expression trop contemporaine mais qui est bel et bien référencée dans le *CDH* à partir de 1800 (21 références E & HE) et est utilisée par Galdós [*El caballero encantado*, 1909] : « [...] *ya tiene derecho a estirar la pata y dormir la mona eterna* »⁷⁹. La mort, évoquée de façon métonymique et vulgaire par « *Estirar la pata* », trouve une grande quantité de variantes dans le diasystème péninsulaire et américain afin de la nommer mais sans utiliser le mot funeste : « *irse al otro mundo ; irse al otro barrio ; entregar la pelleja ; salir con los pies por/para delante ;*

⁷³ Citée par le *Dic. Aut.* (1739) et avec 208 références dans le *CDH* (E & HE) entre 1585 et 2002, dont 56 références entre 1806 et 1912 (dont 13 de Galdós comme dans l'exemple redondant [*Cánovas*, 1912] : « [...] *el horno político de España no estaba para bollos autonómicos ni otras zarandajas* ». La traduction de « *zarandajas* » est 'babioles'.

⁷⁴ Dans le *Nouveau dictionnaire de Sobrino : Français, Espagnol et Latin* (1775), on trouve l'entrée « Minauder : Melindrear, hacer melindres » tout comme « Minauderie : *Melindre* » et « Minaudier : *melindrero o melindroso* ». Dans le *Diccionario Francés & Español* de Núñez Taboada (1840), c'est le verbe « Épinocher » qui est traduit par « *Denguear, hacer melindres para comer desmenuzando la comida* ».

⁷⁵ 'On appelle ainsi la manière affectée et délicatesse excessive dans les actions ou dans les manières'.

⁷⁶ 'Et qu'il se garde de l'excès de manières dans la tonalité des prononciations car ceci déplaît et fatigue'. De ce fait, « *melindres* » apparaît coordonné dans les exemples avec « *niñerías, quejas, pamplinas, boberías, nervios, escrúpulos, alabanzas, etc.* » ['gamineries, plaintes, fadaises, sottises, énervements, scrupules, louanges, etc.'].
⁷⁷ 'Ne fais pas de bêtises Fernando, arrête tes fadaises et tes manières'.

⁷⁸ Littéralement 'Étirer la patte', équivalent de 'Passer l'arme à gauche'.

⁷⁹ Où « *Dormir la mona* » est une expression qui peut se traduire par 'Cuver son vin'.

irse a criar malvas ; colgar los guayos (Colombie) ; *colgar los tenis* (Mexique) ; *estar fiambre ; ponerse el traje de madera ; etc.*⁸⁰ ».

Un exemple d'adaptation phonétique est celui de « *Ser un panoli*⁸¹ » [79], du valencien « *pa en oli* » (« *pan con aceite* », 'du pain avec de l'huile') selon le *DRAE*⁸². On trouve 15 références dans le *CDH* dont les verbes peuvent varier (« *ser ; hacer ; ir de* » ou bien « *tener cara de panoli*⁸³ ») comme dans l'exemple de Galdós [*Fortunata y Jacinta*, 1885] : « *Yo le digo que no sea panoli y que tenga genio [...]* »⁸⁴. Les références dans les *Corpes* (23, avec les mêmes verbes qu'en *CDH* en plus de « *parecer* », 'paraître') nous montrent que cette expression est couramment utilisée aujourd'hui au point que l'adjectif est substantivé dans « *el/la panoli* » ('l'idiot').

Attestations et croisements

Mis à part ce type d'exemples dont l'utilisation est attestée en diachronie, d'autres exemples ont attiré notre attention en raison des références trouvées⁸⁵.

Parmi ces exemples on trouve des croisements d'expressions (involontaires ?) comme dans « *Pegar a la hebra* »⁸⁶ [10]. Cette expression a emprunté, dans la série télévisée, la préposition « *a* » à l'expression idiomatique « *darle a la húmeda* » [2]. Toutes les deux font référence à l'acte de trop parler où « *la hebra* » ('le fil') et la « *la húmeda* » ('la langue') font référence à la langue par effet de métaphore et de métonymie respectivement. « *Pegar la hebra* » est une expression bien référencée pour l'espagnol péninsulaire à partir de 1872 (20 références dans le *CDH*, dont 8 avant 1903) comme, par exemple, dans les œuvres de Galdós [*Fortunata y Jacinta*, 1885 : « *Según ha dicho el*

⁸⁰ Nous trouvons nombreux exemples en français : 'Manger les pissenlits par la racine', 'Faire le dernier voyage', 'Passer de vie à trépas', 'Sortir les pieds devant', 'Être six pieds sous terre', 'Casser sa pipe', 'Avaler sa chique', etc. Et quelques verbes : 'Clamser', 'Claquer', 'Caner', 'Calancher', etc.

⁸¹ Que l'on peut traduire par 'Être un idiot, un niais'.

⁸² Dans le diasystème catalan l'expression culinaire est « *pa amb oli* » ou « *pamboli* » (après lexicalisation). La recette est en réalité une spécialité majorquine.

⁸³ Littéralement 'Avoir un visage d'idiot'.

⁸⁴ 'Je lui dis de ne pas être un idiot et de faire preuve de caractère'.

⁸⁵ Ces croisements sont des exemples de déviations phraséologiques dont l'origine est un manque d'attention ou bien une 'contamination' de plusieurs unités phraséologiques (Florentina Mena Martínez, « Modificaciones fraseológicas y tipología textual: los textos publicitarios », *Paremia*, 12, 2003a, p. 97-106 ; « En torno al concepto de desautomatización fraseológica: aspectos básicos », *Tono digital: Revista electrónica de estudios filológicos*, 5, 2003b, en ligne: [<https://digitum.um.es/xmlui/handle/10201/50794>], consulté le 27/01/22).

⁸⁶ Littéralement « *pegar* » : 'frapper, utiliser' et « *hebra* » : 'fil'. « *Darle a la húmeda* » : 'Utiliser l'humide'.

médico –indicó la Delfina decidida a pegar la hebra-, la pobre Mauricia no saldrá de esta »⁸⁷]. Aucune référence n'est faite pendant près de 50 ans (de 1903 à 1950) puis elle réapparaît, de nos jours, associée à l'espagnol « *castizo* » (12 références dans le *CDH* à partir de 1950 et 10 références dans le *Corpes* dont aucune référence en dehors de l'Espagne)⁸⁸. De son côté, « *Darle a la húmeda* » n'apparaît dans le corpus qu'en 1985 dans un texte volontairement familier. Cette expression est également associée par les locuteurs à l'espagnol « *castizo* ».

Un deuxième croisement s'est produit dans l'expression « *A capa y marea* »⁸⁹ [24] dont l'origine se trouve dans les locutions verbale et adverbiale « *Defender a capa y espada* » et « *Contra viento y marea* »⁹⁰. Pour ce qui est de « *A capa y espada* », le sens propre (la lutte courageuse des guerriers) évolue depuis le XVI^e siècle vers un sens figuré qui garde néanmoins l'idée de courage dans la défense de ses idées⁹¹. De cette manière, on trouve dans P. de Espinosa [*Poesías*, 1590] : « [...] y así, a capa y espada peleáis como un león » ou bien dans F. de Luque [*Fiel desengaño contra la ociosidad*, 1603] : « [...] defendiéndoos a capa y espada en los sucesos de su latrocinio »⁹². Nous avons référencé 12 exemples dans le *CDH* (E & HE) entre 1852 et 1905 et 57 exemples entre 1905 et 1999⁹³ ; ce qui montre une utilisation courante et dilatée dans le temps. De son côté, « *Contra viento y marea* », qui n'est pas cité dans le *Dic. Aut.*, obtient 211 références (E & HE) dans le *CDH* à partir de 1725. La locution devient très productive dans les années 1980 et, tout particulièrement, dans les années 1990⁹⁴.

Problèmes de datation : de la référence attestée à l'imaginaire contemporain

Les références à la réalité de l'époque peuvent aussi être une source de difficulté dans la datation lexicographique. Nous citerons, par exemple, l'expression « *Ser un*

⁸⁷ 'Selon ce que le médecin a dit – indiqua Delphine disposée à tailler une bavette – la pauvre Mauricette ne s'en sortira pas'.

⁸⁸ On trouve des exemples contemporains comme dans l'exemple d'Elvira Lindo [*Una palabra tuya*, 2005] : « *Morsa es capaz de pegar la hebra con cualquiera y agotar el tema más estúpido* ».

⁸⁹ Littéralement 'À cape et marée'.

⁹⁰ SBARBI, p. 176. Équivalentes de 'Défendre bec et ongles' et 'Contre vents et marées'.

⁹¹ Les exemples au sens propre vont prendre un nouvel élan grâce aux comédies de cape et d'épée et ceci jusqu'à la fin du XVIII^e.

⁹² '[...] et de cette manière, à cape et épée, vous luttez comme un lion' et '[...] en vous défendant à cape et épée contre les faits du pillage'.

⁹³ 20 références (E & HE) dans le *Corpes* dont 1 exemple avec « *pelear a capa y espada* ».

⁹⁴ 216 références dans le *Corpes* (E & HE).

sacamantecas »⁹⁵ [55] qui est citée 23 fois dans le *CDH* (Espagne) à partir de 1911 comme dans cet exemple de 1926 [R. Pérez de Ayala, *Tigre Juan*] : « [...] y *acabaría por morirse de miedo ; como si usted fuera enterrador, verdugo o sacamantecas* »⁹⁶. Cette expression qualifiée de populaire par le *DRAE* est à mettre en lien avec les événements produits en Espagne à la fin du XIX^e siècle qui ont popularisé le personnage terrifiant du Sacamantecas⁹⁷. En effet, la référence à l'actualité est faite en 1881 par Ricardo Becerro de Bengoa dans *El Sacamantecas : su retrato y sus crímenes* et par José María Esquerdo dans *Locos que no lo parecen : Garayo el Sacamantecas* à propos des crimes perpétrés par Juan Díaz, alias Garayo, assassin de femmes exécuté en 1881. Il arrive de même avec un crime postérieur, celui d'un enfant en 1910 dont le sang devait servir à soigner un malade. Alors, l'expression « *Ser un sacamantecas* », utilisée par extension pour faire référence à tout homme qui inspire de la terreur, put devenir populaire dans le contexte de l'actualité de l'époque.

Une deuxième référence à la réalité mais dont la lexicalisation serait difficile à dater est celle de « *Parecer la pensión del peine* »⁹⁸ [81]. Cette expression est bien ancrée dans le parler « *castizo* » de Madrid depuis qu'en 1610 fut fondé le plus ancien hôtel de l'Espagne, La Posada del Peine, nommé « *del peine* » car le prêt du peigne était compris dans le prix de la chambre. Cet endroit, situé près du Palais Royal, fut un lieu de passage très réputé au XIX^e siècle, d'où le sens figuré de l'expression qui sert à parler d'un endroit où l'affluence de gens est très importante. Malgré ces références à l'actualité de l'époque, nous n'avons pas trouvé d'exemple avec « *pensión del peine* » dans le *CDH* ni dans le *Corpes*. Les entrées trouvées avec « *posada del peine* » (3 au *CDH*) sont quant à elles trop récentes (à partir de 1979) comme dans l'exemple suivant [ABC, 1986] : « *Estos tíos nos meten en la modernidad de la alpargata, el hospital de caridad, la sopa boba del convento y la posada del Peine* »⁹⁹. Par ailleurs, en 1903, Galdós utilise l'expression au

⁹⁵ Littéralement 'Être un coupe-graisse' équivalente du 'Père Fouettard'.

⁹⁶ '[...] et il finirait par mourir de peur, comme si vous étiez enterreur, bourreau ou père fouettard'.

⁹⁷ Gerardo Fernández Juárez référence la présence folklorique du Sacamantecas dans des différentes régions de l'Espagne ainsi que les noms qui lui sont attribués : « *greixet, l'home de la Sangueta, hombre del saco, mantequero, sacaúntos, tío del sebo, probe l'untu, cortasebos, sacines, sacaúntos, sacasebos, etc.* » (*Kharisiris en acción : cuerpo, persona y modelos médicos en el altiplano de Bolivia*, La Paz, Cipca, 2008, p. 16).

⁹⁸ Littéralement 'Auberge du peigne' dans le sens de 'Lieu de beaucoup de passages'.

⁹⁹ 'Ces mecs nous font entrer dans la modernité de l'espadrille, l'hôpital de la charité, la soupe des couvents et l'Auberge du Peigne'.

sens littéral et non pas au sens figuré [*La revolución de Julio*] : « [...] *fui detenido por un grupo de revolucionarios ardientes, que me encerraron en la Posada del Peine* »¹⁰⁰.

Un autre problème de datation peut être en lien avec l'expression « *Estar colado por los huesos de alguien* » [17] dont la variante « *Beber los vientos por alguien* » [28] est bien référencée dans Sbarbi (p. 454) et dans le *CDH* (32 références E & HE dont 4 exemples de Galdós)¹⁰¹. L'expression et sa variante écourtée « *Estar colado/a por alguien* » semblent trop récentes pour la fin du XIX^e siècle car les exemples du *CDH* ne concernent que cette variante et apparaissent à partir de 1982 [F. Fernán Gómez, *Las bicicletas son para el verano* : « ¿ Pero es que tú estabas colado por Manolita ? »¹⁰²]. Les exemples contemporains sont plus nombreux, tout particulièrement sur Google Books [M. del Amo, *Confidencias con Simón* : « [...] *él está colado hasta los huesos por ella. Y ya tiene que estar colado por sus huesos* »¹⁰³].

Le cas de « *Mandar al garete* » [73] peut aussi poser un problème de datation¹⁰⁴. Bien que le *DRAE* fasse référence à la locution verbale populaire « *Irse algo al garete* », « *al garete* », locution adverbiale, voulait dire littéralement 'à la dérive'. Les références de « *al garete* » sont très nombreuses dans son sens figuré et dans son sens propre tout comme les variantes. On trouve 99 références dans les *CDH* (E & HE) avec des variantes telles que : « *ir al garete* » (44 références), « *andar al garete* », « *marchar al garete* », « *abandonar al garete* », « *mandar al garete* »¹⁰⁵ (2 références, 1990 et 1995) et la structure « nom + *al garete* » (« [...] *numerosos liberales al garete que esperaban [...]* »¹⁰⁶)¹⁰⁷. Précisons que la locution « (*ir, andar, marchar*) *al garete* » est utilisée majoritairement au sens propre jusqu'aux années 1960. Par exemple, « *ir al garete* » (un

¹⁰⁰ 'Je fus arrêté par un groupe de révolutionnaires ardents qui m'enfermèrent dans l'Auberge du Peigne' ?

¹⁰¹ Ces deux expressions sont considérées comme des variantes synonymiques dans le *Diccionario Akal del español coloquial*, Madrid, Akal, 2000, p. 98. Littéralement « *Estar colado por los huesos* » peut être traduit par 'Tomber amoureux des os' et « *Beber los vientos* » 'Boire les vents' alors que les expressions équivalentes seraient 'Être fou amoureux', 'Tomber amoureux', 'Avoir le béguin', etc.

¹⁰² 'Mais, est-ce que tu étais fou amoureux de Manolita ?'.

¹⁰³ 'Il est fou amoureux d'elle. Et il doit bien avoir le béguin'.

¹⁰⁴ Le verbe « *mandar* » est très productif dans les expressions populaires du type « *mandar a la porra, a la mierda, a tomar vientos, a hacer puñetas*, etc. ». « *Mandar al garete* » peut être l'équivalent de : 'Envoyer sur les roses'.

¹⁰⁵ 'Aller, marcher, abandonner, envoyer à la dérive'.

¹⁰⁶ '[...] des nombreux libéraux à la dérive qui attendaient [...]'].

¹⁰⁷ 164 références dans le *Corpes* avec une majorité d'exemples au sens figuré mais aucune référence de « *mandar al garete* ».

navire à la dérive) est attesté dans le *Diccionario marítimo español* de 1831 ainsi que dans le *Refranero del mar* (1944) ou dans le *Diccionario militar : aeronáutico, naval y terrestre* (1963).

Les exemples les plus complexes quant à leur datation sont ceux construits à partir de la structure comparative « *más* + nom/adjectif + *que*¹⁰⁸ ». Il s'agit d'une structure comparative de supériorité extrêmement productive en espagnol contemporain et qui a donné des expressions plus ou moins lexicalisées, plus ou moins figées dans le temps. Il est difficile d'étudier la trace de certaines expressions comparatives car elles peuvent rapidement évoluer. César Oudin consacra à ce propos une partie de sa *Grammaire espagnole, expliquée en françois* [Augmentée en ceste 3. ed.] (1660) intitulée « Des comparaisons propres à la langue espagnole » où il dit :

Il ne faut pas oublier à dire, que cette langue il s'use assez souvent de comparaisons, et en plusieurs manières, à savoir en démontrant, interrogeant, affirmant et déniaut, dont je mettrai une quantité d'exemples, tirés de la plupart de la Grammaire du Sieur Miranda, auquel j'ajouterai le françois¹⁰⁹.

Parmi les expressions comparatives figées de la série, on trouve « *Ser más agarrado que un chotis* »¹¹⁰ [35] référencée dans le *DRAE* en tant que locution verbale populaire dans le sens de 'être pingre'. L'origine du mot « *chotis* » peut certainement dater du 3 novembre 1850, jour où la danse allemande 'schottisch', une polka, fut présentée au Palais Royal de Madrid¹¹¹. Cette danse, très vite devenue populaire, se danse encore aujourd'hui très serré la femme pivotant autour de l'homme. Aucune référence est à noter à l'époque étudiée, y compris dans l'œuvre « *castiza* » de Galdós, ce qui laisse supposer que 'être radin, près de ses sous' est une dérivation postérieure et plus contemporaine en

¹⁰⁸ 'Plus + adj./nom + que'. Rappelons ici les travaux de Mario García-Page sur la structure comparative stéréotypée (« Más sobre la comparativa fraseológica en español », *Lea*, XVIII/1, 1996, p. 49-77 ; « La comparativa de intensidad: la función del estereotipo », *Verba*, 35, 2008, p. 143-178 ; « Aspects sémantiques de la comparative proverbiale du type *fuerte como un toro* », in *Le figement linguistique: la parole entrevue*, Jean-Claude Anscombre & Salah Mejri (dirs.), Paris, Champion Éditeur, 2011, p. 127- 141).

¹⁰⁹ Transcription du texte d'Oudin (p. 200-201) avec certaines adaptations graphiques. César Oudin donne quelques exemples traduits en français tels que (p. 201) : « *Es más blanco que la nieve ; más negro que la pez ; más pegajoso que la levadura ; más dulce que la miel; más duro que una piedra; etc.* » ['Il est plus blanc que la neige; plus noir que la poix ; plus collant que la levure ; plus sucré que le miel ; plus dur qu'une pierre, etc.'].
¹¹⁰ Littéralement 'Plus serré que la polka schottisch'.

¹¹¹ « *Chotis* » est une adaptation phonétique et graphique du mot étranger.

gardant l'image de « *agarrar* » = 'serrer' et de la danse. Par exemple, on ne trouve qu'une seule référence dans le *CDH* datant de 1983 [A. Pombo, *El héroe de las Mansardas de Mansard* : « *Miss Hart tenía una fama de ahorrativa en la cocina. Más agarrada que un chotis* »¹¹²].

D'autres expressions avec « *más + adjectif + que* » sont à mi-chemin dans leur fixation comme c'est le cas de « *Ser más duro que mi rostro* »¹¹³ [36]. On ne trouve aucun exemple dans le *CDH* ni dans le *Corpes* pour l'expression utilisée dans la série. Cependant, la première partie de la comparaison, « *más duro que* », est référencée 246 fois dans le *CDH* à partir de 1240 avec une variété très importante de noms dans la deuxième partie de la comparaison ; ce qui montre la grande productivité de ce type d'expressions comparatives et la difficulté à les fixer dans le temps¹¹⁴. On trouve, par exemple (E & HE) : « + *un majo, una piedra, fierro, acero, diamante, plomo, peña, las palabras, nervio, infierno, yunques, mármol, plata, los metales, peñasco, roca, suelo, bronces, oro, canto, la muerte, el bejuco, su figura, un perno, el granito, el yugo, el ancla, la pata de un santo*¹¹⁵, *mollar, mi costilla*, etc. ». Précisons néanmoins que, jusqu'à aujourd'hui, « *más duro que una piedra* » reste l'expression la plus courante et apparaît déjà citée par Ambrosio de Salazar dans *Espexo general de la gramatica en dialogos, para saber la natural y perfecta pronunciacion de la lengua castellana* (1636)¹¹⁶.

D'autres expressions comparatives posent de nombreux problèmes de datation. Par exemple, « *Ser más pesado que un gorrino en brazos* »¹¹⁷ [48] n'est pas référencée dans le *CDH* ni dans le *Corpes* mais « *más pesado que* » apparaît effectivement citée à partir de 1882 (*CDH*), par exemple : « *Es usted más pesado que el chocolate de los jesuitas* »¹¹⁸

¹¹² 'Miss Hart était célèbre car économe dans la cuisine. Elle était vraiment pingre'.

¹¹³ Littéralement 'Plus dur que mon visage'. On lit dans la Bible : « *Y son hijos de rostro duro y de corazón indomable* » (Ezéchiel II, 4) ['Et ce sont des enfants au visage dur et au cœur indomptable'].

¹¹⁴ M. GARCÍA-PAGE, *op. cit.*, 2008, p. 144, nous rappelle que ces structures comparatives stéréotypées sont 'probablement le type d'énoncé élatif le plus caractéristique de l'espagnol (et aussi d'autres langues, comme l'anglais) ; l'intensification est, précisément, sa fonction primaire, qui prévaut sur la communicative ou référentielle. Comme c'est le cas de nombreuses unités phraséologiques nominales [...] il s'agit d'une formule compressée du savoir encyclopédique, qui synthétise une partie de l'histoire d'un peuple ou d'une communauté, devenue ainsi un argument d'autorité ; une formule, par ailleurs, non pas autonome ni isolée, mais associée, à la fois, avec d'autres expressions issues du tissu culturel d'un peuple ; d'où son extraordinaire force argumentative [...]'].

¹¹⁵ Dans Galdós.

¹¹⁶ Où, à la page 483, il traduit l'expression en français : « il est plus dur que pierre ».

¹¹⁷ Littéralement 'Être plus lourd qu'un cochon sur les bras'.

¹¹⁸ 'Vous êtes plus lourd que le chocolat des jésuites'.

[R. Palma, *Tradiciones peruanas*, 1883] et, un siècle plus tard, « *Qué coñazo tío. Es más pesado que un burro en brazos* »¹¹⁹ [J. Feo, *Aquellos años*, 1993]. Les comparaisons superlatives du type « *más pesado que el plomo*¹²⁰, *una vaca*¹²¹, *un burro*, *un gorrino*¹²² », avec l'ajout hyperbolique « *en brazos* » ('sur les bras') dans le cas des animaux, semblent être fixées dans la langue d'aujourd'hui.

Quant à « *Tener más peligro que un gato con cuchillo* »¹²³ [12], variante de « *Es más peligroso que + nom* »¹²⁴, l'expression n'est pas référencée dans le *CDH* ni dans le *Corpes*, mais l'espagnol contemporain offre un éventail de variantes très riche. A partir de « *más peligro que* », on trouve deux exemples dans le *CDH* : « [...] *más peligro que el arañazo de una piedra* »¹²⁵ [D.M. Loynaz, *Jardín*, 1935, Cuba] et « *Un padre tonto tiene más peligro que un miura* »¹²⁶ [ABC, 1989]; et deux autres exemples dans le *Corpes* : « *Tienes más peligro que un saco de bombas en manos de un integrista [...]* » et « *Tú tienes más peligro que el Ejército Ruso saqueando una ciudad* »¹²⁷ [E. Surí, *El instrumento de changó*, 2004, Cuba]. Les variantes trouvées sur Internet sont nombreuses et, même si certaines sont stables, d'autres montrent que les références à des savoirs socioculturels contemporains nationaux ou bien régionaux apportent des modifications peu stables¹²⁸. Dans le premier groupe, nous trouvons, par exemple, « *tener/ser más*

¹¹⁹ 'Fais chier mon pote. Il est plus lourd qu'un âne sur les bras'.

¹²⁰ SBARBI, p. 252, donne aussi la version ironique de l'expression : « *Ser más ligero que un plomo* » ['Être plus léger que le plomb'].

¹²¹ 'Une vache'. Dans la *Revista Española de Lingüística* (F. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, « Apuntes sobre lexicografía hispanoamericana. A propósito del Nuevo diccionario de americanismos », 1995, p. 178) on lit : « *También son muy castizos dos modismos, 'mandar a freír churros', sinónimo de 'mandar a freír espárragos'* [78, littéralement : 'envoyer faire frire des churros' et 'envoyer faire frire des asperges'], 'monas', etc.; y '*más pesado que una vaca en brazos*' [littéralement : 'plus lourd qu'une vache sur les bras], con una pequeña variación sobre el argentino '*más pesado que una vaca en brazo*', pero que por su semejanza podría omitirse, o al menos mencionarse ».

¹²² Cité, par exemple, dans « Vocabulaire de la fête dans la langue orale : traduction français-espagnol » (P. MORROGÓN HUERTA & A. SIERRA SORIANO, in E. Real & D. JIMÉNEZ et alii (éds.) *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2010, p. 711-722).

¹²³ Littéralement 'Être plus dangereux qu'un chat avec un couteau'.

¹²⁴ 'Être plus dangereux que + nom'.

¹²⁵ '[...] plus dangereux que l'égratignure d'une pierre'.

¹²⁶ Littéralement : 'Un père idiot est plus dangereux qu'un taureau'.

¹²⁷ 'Tu as plus de danger qu'un sac [rempli] de bombes entre les mains d'un intégriste' et 'Tu es plus dangereux que l'Armée Russe mettant à sac une ville'.

¹²⁸ Le ton est principalement moqueur et avec une forte tendance à la vulgarité.

*peligro/peligroso que un mono con (una) navaja*¹²⁹; *un mono con dos pistolas; un elefante en una cacharrería*¹³⁰; *un tiro en un oído; una piraña en un bidet ; un barbero con hipo*¹³¹; etc. ». Parmi les inventions populaires plus ou moins éphémères, on trouve, par exemple: « *tener más peligro que McGuiver en una ferretería; Eduardo manostijeras poniéndose un supositorio ; Butragueño en el área ; un Gremling en el Aquapark ; Golum en una joyería ; un irakí en un avión ; el rey en el zoo ; etc.*¹³²».

Dans la série télévisée, on remarque d'autres comparaisons difficilement datables comme « *Ser más de campo que una yunta de bueyes* »¹³³ [69], absente du *CDH* et du *Corpes*, qui trouve une variante attestée dans le *Corpes* : « *Ser más de campo/pueblo que las amapolas* »¹³⁴. En revanche, « *poder/tirar/halar más que una yunta de bueyes* » a un sens différent en espagnol d'Amérique (3 références dans le *CDH* et 5 dans le *Corpes*) où le sens est celui de 'convaincre' et 'attirer sexuellement'¹³⁵ comme dans l'exemple : « [...] *dicen que un pelo de 'allá abajo' puede más que una yunta de bueyes* »¹³⁶ [G. Bouzas, *Rescatate*, 2005, Uruguay].

Il arrive de même avec « *Ser más simple que el asa de un cubo* »¹³⁷ [76], sans référence dans le *CDH* ni dans le *Corpes*, mais présente sur Internet et mise en relation avec des expressions telles que « *Ser más simple que el mecanismo de un botijo* » (*Corpes*, 2007) et sa variante « *Ser más simple que el mecanismo de un chupete* »¹³⁸ (*Corpes*, 2004 et 2006).

¹²⁹ Et sa variante « *Tener más peligro que un mono en un garaje* » ['Être plus dangereux qu'un singe dans un garage'] qui est une dérivation de « *Estar más perdido que un mono en un garaje* » ['Être plus perdu qu'un singe dans un garage'].

¹³⁰ Variante de l'expression « *Entrar como un elefante en una cacharrería* ». Équivalente de 'Errant comme un éléphant dans un magasin de porcelaine'.

¹³¹ Littéralement : 'Un coup de fusil dans l'oreille', 'Un piranha dans un bidet', 'Un barbier avec le hoquet'.

¹³² Voir : [<http://chistechistes.blogspot.com/2010/04/chistes-de-es-mas-peligroso-que-es-mas.html>] ou [<https://finaldechiste.com/48/tienes-mas-peligro-que/>]. Ce sont des exemples qui montrent comment l'expression comparative stéréotypée devient désautomatisée (F. MENA MARTÍNEZ, *op. cit.*, 2003b) par la créativité des locuteurs car elle est intimement liée en synchronie au 'tissu culturel du peuple' (reprenant l'expression de M. GARCÍA-PAGE, *op. cit.*, 2008, p. 144).

¹³³ Littéralement 'Être plus rustique qu'un attelage de bœufs'.

¹³⁴ Littéralement 'Être plus rustique que les coquelicots'.

¹³⁵ Dans le sens de l'expression péninsulaire : « *Tiran más dos tetas que dos carretas* ».

¹³⁶ 'On dit qu'un poil d'« en bas » attire vachement'.

¹³⁷ Littéralement 'Être plus simple que l'anse d'un seau'.

¹³⁸ Littéralement 'Être plus simple que le mécanisme d'une cruche' et 'Être plus simple que le mécanisme d'une tétine'.

Tout comme « *Ser más rara que un calcetín verde* » [57] qui est une variante de « *Ser más raro que un perro verde* »¹³⁹ référencée dans le *CDH* à partir de 1987 et dans le *Corpes* (9 fois) ce qui semble être une preuve d'un usage trop contemporain.

Grâce à l'étude de ces quelques expressions, nous pouvons parler de la forte présence dans la série télévisée de structures plus ou moins lexicalisées qui, faute d'une correspondance avec les documents d'époque, nous feraient penser à un usage plutôt anachronique par rapport à l'état de langue représentée dans la série. Cependant, force est de constater, qu'il est difficile de côtoyer l'oralité souhaitée par les scénaristes de la série et la réalité phraséologique à une époque donnée faute d'un corpus oral.

En guise de conclusion

La série télévisée *Acacias 38* recrée à l'écran un microcosme urbain d'une rue espagnole de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles où la bourgeoisie et ses domestiques cohabitent et dialoguent sans cesse. L'étude des dialogues de la série nous a permis de montrer dans cet article comment les scénaristes ont essayé de faire croire au téléspectateur contemporain que l'espagnol qu'il entend est celui de l'époque donnée à voir. Nous avons décliné l'étude de cet état de langue de l'entre-deux siècles en deux parties.

Nous avons d'abord démontré comment, sous l'inspiration de la littérature réaliste propre à la fin du XIX^e siècle espagnol, le rang social des personnages détermine la manière dont ils s'expriment en public. Si l'espagnol soutenu appartient aux personnages aristocrates et bourgeois, le registre populaire, le sociolecte rural et les vulgarismes touchent les domestiques et d'autres personnages du peuple. Cependant, les relations de pouvoir sont très complexes, comme dans tout feuilleton télévisé, et l'usage de la langue en devient tout aussi complexe, effaçant les limites ruralité-ville, les limites riches-employés, et remettant en question certaines réalités diatopiques et sociolectales au niveau phonétique, morphosyntaxique et lexical.

Dans ce sens, nous avons établi dans la deuxième partie de cette étude, comment les formes phraséologiques, expressions idiomatiques et autres expressions à différents degrés de lexicalisation, viennent non seulement renforcer l'idée que se fait le

¹³⁹ Littéralement 'Être plus bizarre qu'une chaussette verte' et 'Être plus bizarre qu'un chien vert'.

scénariste/téléspectateur d'un état de langue de l'époque mis en scène mais également susciter des questionnements à propos de la synchronie et l'anachronie des expressions formulées.

Cependant, malgré le manque de correspondances trouvées et malgré les doutes émis dans cet article, le succès de la série télévisée indique que le pacte de lecture établi avec le téléspectateur a plus de poids que tout questionnement linguistique aussi fondé soit-il.

Corpus

Acacias 38, ép. 1, 500, 540, 550, 560, 570, 592, 593, 610, 630, 640. En ligne (gratuit, sous-titres disponibles) : [<https://www.rtve.es/alacarta/videos/acacias-38/>]
Pérez Galdós, Benito, *Fortunata y Jacinta*, Cátedra, Madrid, 1994 (1887).

Annexe : corpus 'phraséologique'

1	<i>Al buen tuntún</i>	51	<i>No necesitar abuela que ría las gracias a uno</i>
2	<i>Darle a la húmeda</i>	52	<i>Ser verdades como puños</i>
3	<i>Pasarse de la raya</i>	53	<i>Tener cara de lechuga</i>
4	<i>Poner pies en polvorosa</i>	54	<i>Estar con un ay en el cuerpo</i>
5	<i>Ser una maritornes</i>	55	<i>Ser un sacamantecas</i>
6	<i>Aplaudir con todas las manos</i>	56	<i>Tener la cabeza como una jaula de grillos</i>
7	<i>Darle al sexto</i>	57	<i>Ser más rara que un calcetín verde</i>
8	<i>Como el palacio del rey Midas</i>	58	<i>Perder la mollera</i>
9	<i>Llevar al huerto</i>	59	<i>Meterse en camisa de once varas</i>
10	<i>Pegar a la hebra</i>	60	<i>Hacer de su capa un sayo</i>
11	<i>No enterarse de la misa la media</i> <i>Crear la misa la media</i>	61	<i>Perder el norte</i>

12	<i>Tener más peligro que un gato con un cuchillo</i>	62	<i>Que nones</i>
13	<i>Ser más listo que el hambre</i>	63	<i>Poner los pies en tierra</i>
14	<i>Mal bicho nunca muere</i>	64	<i>Buscar pelo al huevo</i>
15	<i>Ser un X de tres al cuarto</i>	65	<i>Marear la perdiz</i>
16	<i>Ser como darle unas tijeras a un mono</i>	66	<i>Ir con el run run</i>
17	<i>Estar colado por los huesos (de alguien)</i>	67	<i>Hacer un poder</i>
18	<i>Hacer tilín</i>	68	<i>No saber hacer la O con un canuto</i>
19	<i>Perder el oremus</i>	69	<i>Ser más de campo que una yunta de bueyes</i>
20	<i>Entregar la pelleja</i>	70	<i>En un tris</i>
21	<i>Poner los pelos de punta</i>	71	<i>Dejarse de melindres</i>
22	<i>Hacerse el culo agualimón</i>	72	<i>Dejarse de zarandajas</i>
23	<i>Desaparecer por arte de birlibirloque</i>	73	<i>Mandar al garete</i>
24	<i>A capa y marea</i>	74	<i>Ir a otro perro con esos hueso</i>
25	<i>Costar un potosí</i>	75	<i>Dejar de negar la mayor</i>
26	<i>No ser ni crema ni nata</i>	76	<i>Ser más simple que el asa de un cubo</i>
27	<i>Quedarse en cueros</i>	77	<i>Darle perico al torno</i>
28	<i>Beber los vientos por alguien</i>	78	<i>Irse a freír espárragos y si es con racimo mucho mejor</i>
29	<i>Pedir peras al olmo</i>	79	<i>Ser un panoli</i>
30	<i>Huir como alma que se lleva el diablo</i>	80	<i>No sentirse muy católico</i>
31	<i>No llegar la camisa al cuerpo</i>	81	<i>Parecer la pensión del peine</i>
32	<i>Tener el paladar de corcho</i>	82	<i>Ser un trozo de pan</i>
33	<i>Comer la lengua el gato</i>	83	<i>No dar punta sin hilo</i>

34	<i>Camarón que se duerme se lo lleva la corriente</i>	84	<i>Ser la piel de Barrabás</i>
35	<i>Ser más agarrado que un chotis</i>	85	<i>Llenar el buche</i>
36	<i>Ser más duro que mi rostro</i>	86	<i>Tener bemoles</i>
37	<i>El que esté libre de pecado que tire la primera piedra</i>	87	<i>Tener mucha calle</i>
38	<i>El que se pica que se rasque</i>	88	<i>Darlas con queso</i>
39	<i>Ir en paños menores</i>	89	<i>Ser pájaro de mal agüero</i>
40	<i>Tapar más que el hábito de las mercedarias</i>	90	<i>Liar la de Dios es Cristo</i>
41	<i>A precio de oro un paño</i>	91	<i>Ponerse estupendo</i>
42	<i>Probar la ira de Neptuno</i>	92	<i>Importar (algo) un higo (a alguien)</i>
43	<i>Santiago y cierra España</i>	93	<i>Tener piquito de oro</i>
44	<i>Dejar el pabellón bien alto</i>		
45	<i>El muerto al hoyo y el vivo al bollo</i>		
46	<i>Estirar la pata</i>		
47	<i>Darle al magín</i>		
48	<i>Ser más pesado que un gorrino en brazos</i>		
49	<i>Ser más sano que una manzana reineta</i>		
50	<i>Alzar las campanas al vuelo</i>		